

TD 09 : « LIER LE BOIS AU BOIS ».

Objectifs :

1. Montrer le conflit entre l'identité et l'altérité
2. Montrer le conflit des Africains entre l'attachement aux valeurs ancestrales et la quête du savoir dans les écoles occidentales

Activité :

Lisez attentivement cet extrait du roman puis répondez aux questions suivantes :

1. Quels sont les personnages en présence ? Où se déroule la scène ?
2. Relevez du premier paragraphe deux passages qui montrent que le Maître était vénéré par l'assistance
3. Comment appelle-t-on dans la langue du pays l'école étrangère ? Quel est le jeu de mots cité par le directeur d'école ?
4. Montrez les personnages qui, au cours de la discussion, sont d'avis pour envoyer leurs enfants à l'école étrangère et ceux qui sont contre ? Pourquoi ? Quel est le dilemme qui se pose à eux tous ?
5. Expliquez ces deux passages relevés du texte :
 - « Lorsque la main est faible, l'esprit court de grands risques, car c'est elle qui le défend... »
 - « ...l'esprit court de grands risques lorsque la main est trop forte. »
6. Que veut dire le Maître par les deux phrases :
 - a. « J'ai appris qu'au pays des blancs, la révolte contre la misère ne se distingue pas de la révolte contre Dieu. »
 - b. « Il faut construire des demeures solides pour les hommes et il faut sauver Dieu à l'intérieur de ces demeures. »

Texte : Lier le bois au bois

Le maître était venu parmi les derniers. Quand il pénétra dans la cabine, Samba Diallo était juché sur les genoux de son père, lui-même assis sur un fauteuil. Deux autres hommes étaient là : le directeur de l'école régionale et le cousin de Samba Diallo, qui était le chef coutumier de la province. À l'entrée du maître, les trois hommes s'étaient levés. Le père de Samba Diallo avait pris le maître par le bras et l'avait forcé à s'asseoir sur le fauteuil qu'il venait de quitter lui-même.

Les trois hommes s'étaient longuement entretenus des sujets les plus divers, mais leurs propos revenaient régulièrement sur un sujet unique : celui de la foi et de la plus grande gloire de Dieu.

— Monsieur le directeur d'école, disait le maître, quelle bonne nouvelle enseignez-vous donc aux fils des hommes pour qu'ils désertent nos foyers ardents au profit de vos écoles ?

— Rien, grand maître... ou presque. L'école apprend aux hommes seulement à lier le bois au bois... pour faire des édifices de bois...

Le mot école, prononcé dans la langue du pays, signifiait bois. Les trois hommes sourirent d'un air entendu et légèrement méprisant à ce jeu de mots classique à propos de l'école étrangère.

— Les hommes, certes, doivent apprendre à se construire des demeures qui résistent au temps, dit le maître

— Oui. Cela est vrai surtout de ceux qui, avant l'arrivée des étrangers, ne savaient point construire de maisons.

— Vous-même, chef des Diallobé, ne répugnez-vous pas à envoyer vos enfants à l'école étrangère ?

— À moins de contrainte, je persisterai dans ce refus, maître, s'il plaît à Dieu.

— Je suis bien de votre avis, chef – c'est le directeur de l'école qui parlait –, je n'ai mis mon fils à l'école que parce que je ne pouvais faire autrement. Nous n'y sommes allés nous-mêmes que sous l'effet de la contrainte. Donc, notre refus est certain... Cependant, la question est troublante. Nous refusons l'école pour demeurer nous-mêmes et pour conserver à Dieu sa place dans nos cœurs. Mais avons-nous encore suffisamment de force pour résister à l'école et de substance pour demeurer nous-mêmes ?

Un silence lourd s'établit entre les trois hommes. Le père de Samba Diallo, qui était resté méditatif, parla lentement, selon son habitude, en fixant le sol devant lui, comme s'il s'adressait à lui-même.

— Il est certain que rien n'est aussi bruyamment envahissant que les besoins auxquels leur école permet de satisfaire. Nous n'avons plus rien... grâce à eux, et c'est par là qu'ils nous tiennent. Qui veut vivre, qui veut demeurer soi-même, doit se compromettre. Les forgerons et les bûcherons sont partout victorieux dans le monde et leur fer nous maintient sous leur loi. S'il ne s'agissait encore que de nous, que de la conservation de notre substance, le problème eût été moins compliqué : ne pouvant les vaincre, nous eussions choisi de disparaître plutôt que de leur céder. Mais nous sommes parmi les derniers hommes au monde à posséder Dieu tel qu'il est véritablement dans Son Unicité... Comment Le sauver ? Lorsque la main est faible, l'esprit court de grands risques, car c'est elle qui le défend...

— Oui, dit l'instituteur, mais aussi l'esprit court de grands risques lorsque la main est trop forte.

Le maître, tout à sa pensée, leva lentement la tête et considéra les trois hommes.

— Peut-être est-ce mieux ainsi ? Si Dieu a assuré leur victoire sur nous, c'est qu'apparemment, nous qui sommes Ses zéloteurs, nous l'avons offensé. Longtemps, les adorateurs de Dieu ont gouverné le monde. L'ont-ils fait selon Sa loi ? Je ne sais pas... J'ai appris qu'au pays des blancs, la révolte contre la misère ne se distingue pas de la révolte contre Dieu. [...]

— Maître, votre parole est terrible. Que la pitié de Dieu soit sur nous, proféra le père de Samba Diallo après un silence... Mais faut-il pousser nos enfants dans leur école ?

— Il est certain que leur école apprend mieux à lier le bois au bois et que les hommes doivent apprendre à se construire des demeures qui résistent au temps.

— Même au prix de Son Sacrifice ?

— Je sais aussi qu'il faut Le sauver. Il faut construire des demeures solides pour les hommes et il faut sauver Dieu à l'intérieur de ces demeures. Cela, je le sais. Mais ne me demandez pas ce qu'il faut faire demain matin, car je ne le sais pas.

La conversation dura ainsi, morne et entrecoupée de grands silences. Le pays Diallobé, désespéré, tournait sur lui-même comme un pur-sang pris dans un incendie. Le maître, dont le regard était revenu à diverses reprises sur Samba Diallo, attentif et silencieux, demanda en le désignant du doigt à son père :

— Quel âge a-t-il ?

— Six ans.

— Encore un an et il devra, selon la Loi, se mettre en quête de notre Seigneur. Il me plairait d'être son guide dans cette randonnée. Voulez-vous ? Votre fils, je le crois, est de la graine dont le pays des Diallobé faisait ses maîtres. [...]

L'année suivante en effet, Samba Diallo, conduit par sa mère, revenait au maître qui prit possession de lui, corps et âme. Désormais et jusqu'à ce qu'il eût achevé ses humanités, il n'appartenait plus à sa famille.

Cheikh HAMIDOU KANE, extrait du roman intitulé : « L'aventure ambigüe », Editions Julliard, 10/18, 1961, pp. 18-